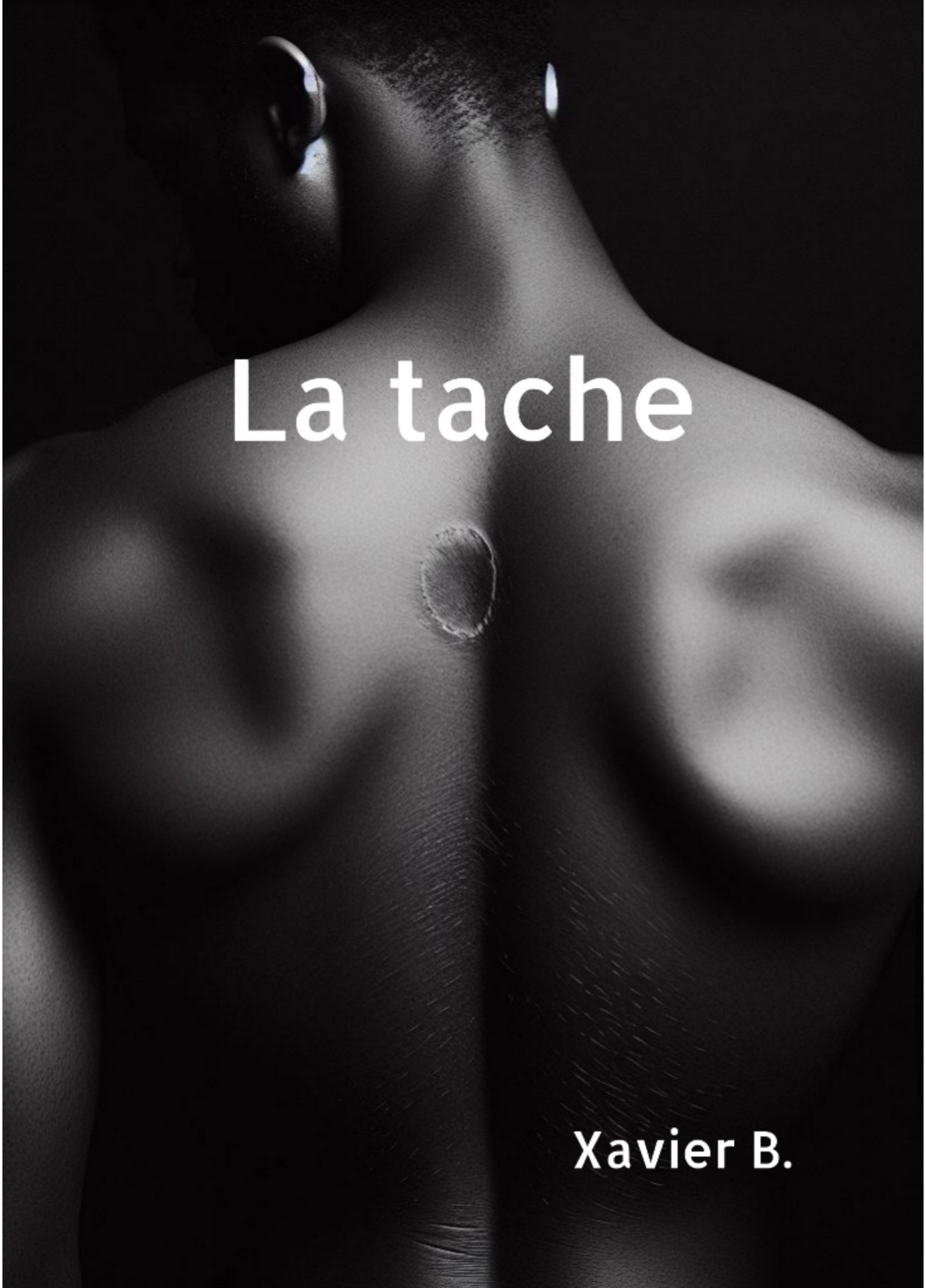

La tache
Xavier B.

Xavier B.

La Tache

© Xavier B., 2026

ISBN numérique : 979-10-405-6983-1

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Lolotte… je te dois ce souffle nouveau qui m'a permis de finir ce livre… tu étais là je le sais, je l'ai senti… merci…

Aux amis que j'ai voulu honorer

À ma famille qui croit en moi chaque jour

À mon épouse, à maman et à juju qui m'accompagnent dans ce projet

Oh Non !

Jean-Jacques se leva tôt ce dimanche 4 mai perturbé par une nuit agitée. Il organisa son dimanche matin comme à son habitude. Un café noir devant les actualités, une liste de course à faire dans la matinée et quelques rangements pour que la maison reprenne son ordre. Vers 11H30 de retour de sa balade le voilà déterminé à préparer un déjeuner mémorable pour sa famille. Pour se tenir compagnie, il alluma la télévision et mit les « 12 coups de midi » présentés par Jean-Luc Reichmann. Entre la préparation du repas et ses réponses aux questions de l'animateur, il se laissait distraire, un sourire aux lèvres.

Il commença par préparer le plateau apéritif, disposant soigneusement les olives, les tranches de saucisson, les petits toasts au saumon fumé et les cubes de fromage. Il ajouta quelques tomates cerises et des bâtonnets de carottes pour apporter une touche de fraîcheur et de couleur. Sa femme, Sophie, ne devrait pas tarder à rentrer du marché. Jean-Jacques jeta un coup d'œil à l'horloge de la cuisine. Il était presque midi.

Sophie entra peu après, les bras chargés de sacs remplis de légumes frais et de fruits de saison. Ils échangèrent des banalités sur le marché, les prix des produits et les nouvelles du quartier. Jean-Jacques l'aida à ranger les courses, puis ils s'installèrent tranquillement dans le salon, ouvrant une bouteille de vin rouge, un pinot noir de chez Saget.

Jean-Jacques retourna ensuite en cuisine pour continuer la préparation du repas. Il avait prévu un menu simple mais délicieux : en entrée, une salade de chèvre chaud avec des noix et du miel, suivie d'un plat principal composé de poulet rôti aux herbes de Provence, accompagné de pommes de terre sautées et de haricots verts frais. Pour le dessert, il avait préparé une tarte aux poires maison, dont l'odeur sucrée emplissait déjà la cuisine.

Il commença par faire revenir les pommes de terre dans une poêle avec un peu d'huile d'olive, les assaisonnant de sel, de poivre et d'herbes de Provence. Pendant ce temps, il blanchit rapidement les haricots verts dans de l'eau bouillante avant de les plonger dans un bain d'eau glacée pour préserver leur

couleur vive. Il les ferait sauter à la dernière minute avec une noisette de beurre et une pincée de sel.

Le poulet, déjà mariné dans un mélange d'huile d'olive, de citron, d'ail et d'herbes de Provence, était prêt à être enfourné. Jean-Jacques le plaça dans un plat allant au four, entouré de quelques gousses d'ail en chemise et de branches de thym frais. Il enfourna le tout et régla le minuteur.

Vers 13 heures, alors qu'ils s'apprêtaient à passer à table, le journal de 13 heures d'Anne-Claire Coudray commença. Jean-Jacques et Sophie écoutaient distraitement les titres, jusqu'à ce qu'une annonce spéciale attire leur attention.

« Mesdames, messieurs, bonjour. Bienvenue dans ce journal, édition spéciale sur le drame survenu hier soir à Bali. Plusieurs incendies se sont déclenchés dans des villas, un restaurant et le Sofitel, causant la mort de 26 personnes, dont 24 Français. Difficile à cette heure de parler d'accident, d'attentat ou de règlement de compte, mais le ciblage d'un groupe de Français venus pour un mariage semble évident. Nous retrouvons sur place notre correspondante Caroline Appourchaux. »

La jeune journaliste, debout devant le restaurant détruit par les flammes, prit la parole. « Bonjour Anne-Claire, la situation ici reste très floue pour comprendre véritablement ce qu'il s'est passé, mais ce qui est sûr, c'est que la piste de l'accident a été écartée. Les enquêteurs ont très vite vu que l'origine des incendies était criminelle. Ils ont démarré quasi à la même heure, vers 5h30 du matin, et pour le Sofitel, un peu plus tard dans la matinée. Mais le point commun à cette histoire, c'est que l'ensemble des victimes se seraient tous rendus au même mariage, celui d'un couple français qui vivait à Bali depuis plusieurs années, un couple visiblement sans histoire. On n'en sait pas plus à cette heure sur l'identité des victimes et des mariés, nous resterons donc prudents pour le moment. »

Anne-Claire Coudray reprit la parole. « Caroline, on parle de 24 morts. Est-ce un bilan définitif ou provisoire ? »

« Non, Anne-Claire, on parle de 26 morts, dont 24 Français, et le bilan reste provisoire. La police interroge le marié, qui visiblement serait en vie, pour en savoir plus sur les personnes présentes au mariage et tenter de recouper entre les vivants, les victimes et les disparus. »

« Merci, Caroline. N’hésitez pas à revenir vers nous durant cette édition si vous avez de nouvelles informations. » Anne-Claire Coudray enchaîna sur le deuxième reportage, prenant le direct avec le ministre des Affaires étrangères, Frédéric Griezak. « Bonjour Monsieur le ministre, avez-vous des informations plus précises sur ce drame ou des revendications… »

L’interview se poursuivait alors que Jean-Jacques, devant la télé, commença à vaciller. Il lâcha son verre, qui s’éclata sur le sol, laissant le vin rouge s’écouler. Il s’écroula dans le fauteuil, sans force, et hurla : « Oh non ! »

Bali

Il est 17h le 22 avril 1994. La famille Lebrun prépare l'anniversaire de leur fils Paul sur la plage mythique de Kuta à Bali. C'est la fin d'après-midi, le soleil devient rouge orangé, et le bruit régulier des vagues casse le silence de l'un des plus beaux endroits de la planète. Une couverture est étendue sur la plage, Gaston et Mathilde Lebrun, tous deux allongés, une coupe de champagne à la main, contemplent les châteaux de sable de leur fils. Il vient d'avoir 4 ans, étant né à Bali le 22 avril 1990, juste quelques jours après l'arrivée de Mathilde à Kuta.

Mathilde est chirurgienne pédiatrique. Elle exerçait au CHR de Lille dès la sortie de son internat. Elle faisait partie de l'équipe médicale en charge de la création de l'hôpital pour enfants Jeanne de Flandres, dont l'ouverture était programmée pour 1997.

Gaston, lui, est avocat, spécialisé dans le droit pénal au tribunal pour enfants de Lille. Il est réputé pour sa capacité à gagner les procès. Il vit chaque affaire comme une affaire personnelle, y mettant énormément de conviction et d'amour pour protéger et défendre les enfants. L'homme au barreau n'a rien à voir avec le mari. À la maison, Gaston est calme, introverti, et ne doit pas prononcer plus de 30 phrases par jour. Il aime sourire et parle plus avec ses expressions du visage qu'avec des mots.

À la suite d'un procès mal embarqué et douloureux, Gaston et Mathilde décidèrent de tout quitter et de chercher une vie meilleure. Cette vie que l'on cherche tout le temps, qu'on imagine au soleil, sur une île paradisiaque, là où les problèmes disparaissent. Mathilde était enceinte de Paul à l'époque. Il aurait été raisonnable d'attendre la naissance, mais non, ils en avaient décidé autrement. Mathilde fut la première à quitter Lille pour se rendre à Kuta, sur l'île de Bali. Gaston dut finir une affaire avant de pouvoir la rejoindre. De ce qui se raconte, il aurait même raté l'accouchement de sa femme et ne put voir son fils qu'un mois après sa naissance.

Il n'y avait personne autour d'eux. Ils avaient décidé de vivre tous les trois,

isolés de leur famille et de leurs amis. Il fallait sacrément avoir souffert pour en arriver là.

Alors que Paul se lasse de ses châteaux de sable, Mathilde se tourne vers Gaston avec un air triste et timoré :

« Je pense que nous devrions rentrer en France, qu'en penses-tu ? »

Gaston est à peine surpris, il savait que cette question finirait par arriver.

« J'ai l'impression que nos problèmes sont là-bas, pourquoi aller les rechercher ? »

Mathilde vient d'avoir le courage de lancer le sujet. Elle sait qu'il faut maintenant aller au bout de la discussion, car Gaston n'est pas homme à se laisser convaincre facilement.

« Paul va entamer sa scolarité, et tu sais qu'ici, il ne pourra pas bénéficier des mêmes structures. De plus, cela fait quatre ans maintenant… j'ai besoin de revivre normalement, reprendre la pédiatrie, revoir nos familles, nos amis… »

Gaston tente de gagner un peu de temps au cas où Mathilde aurait juste un mal-être passager.

« Attendons l'été, nous verrons bien. Cela nous permettra de poser le pour et le contre. »

Mais Mathilde insiste, les larmes au bord des yeux.

« Je n'en peux plus, il n'y a rien à faire ici, rentrons s'il te plaît. »

La conversation s'arrête brutalement lorsque le héros du jour, Paul, se jette sur ses parents en leur demandant d'aller manger. La petite famille regroupe l'ensemble des affaires éparpillées sur le sable. Mathilde cherche désespérément le regard de Gaston en espérant trouver un semblant de réponse, mais Gaston est ailleurs, son regard est fixe, vers le bas, donnant l'impression que des démons revenaient en lui.

Le lendemain matin, Mathilde se lève, comme d'habitude, aux aurores. En général, c'est elle qui prépare le petit déjeuner pour la famille, mais ce matin-là, l'odeur du café est déjà présente dans la villa. Elle se mêle avec les parfums d'oranges pressées et de vanille. Gaston avait tout préparé. Il n'a pas fermé l'œil

de la nuit, il reste silencieux le temps de servir un café à Mathilde, et au bout de quelques minutes, il lâche brutalement :

« Je suis d'accord, rentrons. »

Mathilde le fixe avec un sourire de plus en plus prononcé. Elle se lève et le prend dans ses bras. Elle approche ses lèvres de l'oreille de son mari et lui chuchote tendrement un « merci » de soulagement.

Il a fallu deux mois à Gaston et Mathilde pour organiser leur retour. Vendre leur maison de Kuta, trouver un logement autour de Lille, organiser les formalités administratives pour Paul, cela a pris du temps, mais pour Mathilde, c'était le prix de la délivrance.

***

Trois ans plus tard, Mathilde participait à l'ouverture de Jeanne de Flandres. Elle faisait partie de l'équipe de direction de l'hôpital et allait prendre en charge le service néonatal. Gaston, lui, s'était inscrit au barreau de Béthune où il s'était spécialisé dans le droit des affaires. Il ne souhaitait plus faire de pénal, la douleur de sa dernière affaire étant encore trop présente. Sa première plaidoirie au tribunal de Béthune avait failli virer au cauchemar. Le fait de se retrouver dans cet environnement était devenu à la limite du supportable.

Paul, lui, s'était bien adapté à la France, un pays qu'il n'avait finalement jamais connu. Au début, il avait tout le temps froid et ne supportait pas les vêtements longs. Il voulait être en bermuda, t-shirt et sans chaussures, ni chaussettes. Mais avec les températures, l'adaptation fut un peu forcée certes, mais rapide. Paul a très vite aimé l'école, car pour la première fois, il évoluait avec des enfants de son âge. À Bali, Paul ne vivait qu'avec ses parents, il n'avait aucun contact avec des personnes extérieures, hormis la femme de ménage de la villa.

La vie semble reprendre son cours pour les Lebrun, une famille heureuse, une famille modèle qui reprend petit à petit sa vie sociale d'avant.